

Pierre Yborra

Le banc



Du même auteur :

Le Pain de mon père
(2008)

Le Pain perdu
(2009)

Pierre Yborra

Le banc

Éditions EDILIVRE APARIS
75008 Paris – 2010

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-4505-6

Dépôt légal : Décembre 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

« Les amis sont une seconde existence »

Baltasar Gracian

« Un homme seul est toujours en mauvaise compagnie. »

Paul Valéry;

A la Mouette sans qui ce livre n'aurait jamais vu le jour.

A Chantal pour son aide précieuse.

Chapitre 1

C'était autour de dix heures, par un appel téléphonique en mai 2002, que j'ai appris la mort de ma vieille connaissance : Joseph Tigereau. « Oui, oui, j'irai, OK, demain à 15 heures à l'église St Antoine », me suis-je entendu répondre.

Cela faisait quelques années que je ne le voyais plus. La vie, la retraite m'avaient éloigné de la petite ville dans laquelle j'avais vécu durant presque quarante ans. Oh ! Je n'étais pas parti bien loin, un éloignement à peine de cent kilomètres. Mais le temps qui passe, l'âge avec ses calamités, toutes ces petites tracasseries nous vouent près de nos babouches.

Subséquemment, la peur des gendarmes, des radars, la soufflette dans les ballons... tout cet admirable modernisme sécuritaire mis au point par nos énarques, à seule fin de nous suçoter les pensions, nous a fait perdre le goût des balades, nous transformant en citoyens renfrognés et pantouflards... Dieu merci, il nous reste la zappette pour la culture : les Chiffres et les Lettres, la Star Académie, Ko

Lanta, cette remarquable télé réalité que nos chaînes dispensent pour le bien de notre pensée.

Ce coup de fil m'a remis en souvenir des bribes de la vie de cet oiseau mort. C'était un client d'exception mon Joseph...

Quand je l'ai aperçu pour la toute première fois en mai 64, il était Président du club de tennis de la petite Préfecture dans laquelle j'avais échoué après ma fuite d'Algérie.

Question sport, depuis mon installation dans la Mère Patrie, je me cherchais sans idée, sans boussole. N'étant pas adepte des jeux collectifs, j'ai traîné ou fut emmené vers les tennis. Pourquoi ? Je n'ai pas d'explications intrinsèques. Ce sport en ces temps était confidentiel, l'amour des jupettes plissées blanches aurait pu attirer mon regard, mettre en éveil mon inconscient... Il est temps que je m'interroge.

Je n'avais pas eu à faire au Président quand j'ai pris ma licence. Je lui ai parlé bien après. Je savais qu'il régnait en maître sur le club. Il maintenait des cotisations élevées.

En agissant de cette manière, il instaurait une sélection par le fric pour que nous demeurions entre nous. Le club n'avait que cinq courts en terre battue pour soixante membres, un court était perpétuellement à sa disposition : comme la loge du Théâtre municipal pour le Préfet, le Maire : privilège d'un autre âge, passé à travers le filet de la nuit du 4 août... pour ne pas que le mot tombât en désuétude.

Comme j'étais jeune, nouveau dans le club et sans autorité, j'avais droit à des horaires de bonniches, ou de veilleurs de nuit. Il n'y avait jamais un court aux heures acceptables de la journée. Même si les terrains

étaient inoccupés, ils restaient vacants, en attente d'une exigence pour le cercle rapproché du Maître.

La première fois que je lui ai parlé pour lui faire remarquer cet état de fait, il m'a regardé comme si je lui articulais mes phrases en Tchétchène... Il m'a laissé finir et m'a dit : « tu viens d'où toi ? ». Je suis resté sans voix.

Pour comprendre la cause de mon jeune émoi, je me dois de le mettre en image, que je le portraiture un peu pour la compréhension de mon propos et pour la suite de mon histoire.

Pour un jeune garçon de mon âge, il était impressionnant le bougre ! La quarantaine entamée par la taille, bel homme blond, un brin dédaigneux, il était vêtu ce jour là d'un costume clair en lin. Sa coupe de cheveux était parfaite. Il cachait des yeux bleus perçants derrière des lunettes de soleil ; pour mater je suppose. Somme toute je dis ça par raisonnement ; c'est souvent ça quand les hommes sont entre eux, il faut qu'ils matent, qu'ils fassent joujou, bref ! Je sais, je généralise, à cause de ceux sûrement que j'ai croisés dans mes va-et-vient.

A l'Académie française, ils doivent aussi se déridier, si je puis dire... avec des jeux plus conformes à leurs âges.

Quand l'un d'entre eux perd son dentier ou ronfle pendant les séances du dictionnaire, ils doivent se tordre aussi, je n'imagine pas que de douleurs... J'écris dans le vide, puisque je n'ai jamais encore assisté aux siestes du Quai Conti.

Quant à mon beau Président, compte tenu de sa prestance sous des airs sérieux, je me le respirais en farfouilleur du regard. Il avait je ne sais quoi qui me

le faisait subodorer joyeux drille à ses heures. Je pouvais me tromper avec mes jugements à l'emporte-pièce, mais il faisait trop averti pour ne pas l'être.

Pas un son n'est sorti de ma bouche à son interrogation, il a renouvelé sa question d'une façon plus despotique : « tu viens d'où toi, d'où tu sors ? » Je lui ai répondu sur un ton de benêt : « De chez moi pourquoi ? ». Ma réponse l'a fait pouffer et il m'a dit : « Chez toi, c'est pas en Algérie ? Avec l'accent que tu te trimbales tu ne peux venir que de là ». Et il rajouta « Moi aussi, mais je n'en fais pas une religion, ni une gloire ! »

Voilà ce qu'a été notre premier dialogue. A partir de ce jour, il ne m'a plus regardé de la même façon. Nous conservions des relations de compréhension... point. La différence d'âge, sa position sociale de l'époque le maintenaient distant. Il a fallu que quelques années passent, que le club se transforme, que nous changions de lieu pour que nos relations deviennent plus avenantes.

Ma première impression le concernant fut la bonne. Quand il était question du Président dans les conversations de bouche à oreille : Joseph Tigereau : c'était Jojo ou Jo La Tige. Il ne fallait pas être fortiche en jeux de mots pour trouver le sobriquet. Mais pourquoi un surnom pareil ?

A bien l'observer, il aimait se glisser dans les débats féminins. Il jouait le prude, le discret. Mais ça se voyait à ses prunelles, ses approches de chattemite, ses mains pleines de doigts pour agripper l'oiselle. Cela se remarquait d'autant plus qu'avec les hommes il était : iceberg.

Chapitre 2

Il était né en 1922 dans un bled perdu en Algérie. Je reviendrai plus tard là-dessus. Je me dois de suivre la chronologie de ses confidences faites au fil des années sur le banc des tennis.

A cause de sa coquetterie naturelle, tout en pouvant la camoufler, il n'était pas homme à parler d'âge et encore moins d'année de naissance. Mais les tête-à-tête au début de nos rencontres se sont posés sur la guerre de 40. C'est comme ça que j'ai appris pour 1922.

Mauvaise année pour la naissance... adieu les beaux rêves des vingt ans pour une réalité de feu et de cendre.

J'ignore comment sa mobilisation fut faite mais je sais qu'il s'est retrouvé appelé dans l'armée en 1943.

Pour lui éviter de longues marches et les inconvénients du fantassin, il fut versé dans la Première Division Blindée sous le commandement de Lattre de Tassigny et du général Vigier. Le voilà copilote mitrailleur tankiste prêt à partir en villégiature sur les belles routes des rivages nord de sa Méditerranée.

La France, bonne mère prodigue avait organisé ces vacances en juillet pour rendre plus agréable leur séjour et la découverte de l'Europe à toute cette jeunesse avide d'échanger et d'apprendre la géographie ailleurs que dans les livres scolaires.

Cela faisait une belle brochette de bonshommes : des Marocains, des Algériens, des Pieds-noirs, des Juifs, des Africains, des résistants venus par L'Espagne et autres anciens Vichystes touchés par la grâce gaullienne. Tout ce petit monde s'est retrouvé dans ce qu'on a appelé l'Armée d'Afrique.

La République, depuis quelques saisons a décidé et ne cesse, à la veille d'élections, de lui rendre un vibrant hommage en promettant la réévaluation des pensions et une remise massive de médailles que tous ces vieux combattants combattus viendront, comme en quarante, se les faire épinglez au revers du veston ou de la gandoura comme le susucré offert aux caniches de cirque entre deux numéros réussis...

La veille de son départ pour le débarquement en Provence, la France, par l'entremise des Américains a offert à Jojo pour ses 21 ans un beau char, un Sherman flambant neuf, monté d'un rutilant canon de 75 et d'une mitrailleuse. La Tige et ses quatre compagnons tankistes ont immortalisé l'événement sur une belle photo en noir et blanc.

Il m'a exhibé, entre autre le cliché, un jour où il a voulu mettre des images sur ses paroles.

Ils ont abandonné le port d'Oran le 14 août, dès potron-minet pour la croisière méditerranéenne. Toute cette belle jeunesse sur les ponts chantait : « les Africains » joyeux d'aller au casse-pipe. Jojo ne chantait pas, il n'avait pas de goût pour la chansonnette

belliqueuse, son inclination à l'individualisme lui évitait de s'user la voix.

Le 15 août, jour de la fête de la Vierge et sous sa protection, toute cette vigueur s'est répandue sur les plages de la côte. Jojo et ses quatre compagnons ont débarqué avec leur pédalo sur la grève de Cavalaire sur mer. Le comité d'accueil n'était pas pourvu de jolies choutes en bikini, et pour cause il n'avait pas encore été produit.

Ils se sont vite rendus compte que sous le beau soleil et le sable d'or ça ne promettait pas de se la faire douce à l'ombre des parasols, le corps collé contre de belles naïades.

Les Allemands, pas regardants leur envoyaient dans les gencives des pruneaux pas du tout dénoyautés. Malgré le lâché de parachutistes américains à l'aube du débarquement, le pilonnage nourri de l'aviation, aidé par la marine, les troupes au sol ont dû attendre le soir du 15 août pour inhiber entièrement les positions de l'adversaire.

Dans l'habitable du Sherman, une odeur de colombins se répandait, les pruneaux faisaient leur office. La peur avait raison des sphincters... ça flageolait dans les battle-dress. La Tige ne m'avait pas tout épiloué. Il gardait une certaine élégance quand il me parlait de son débarquement et du baptême du feu. Il préférerait me commenter les instants plus légers...

Pour l'heure c'était du lourd qu'il recevait sur la tourelle. Il n'explique pas par quel prodige ils sont passés à travers le grain. Le bel artilleur a bien tiré quelques coups avec le 75. Il reste persuadé qu'à part quelques trous d'obus dans le sable, propice pour des

camouflages amoureux, il n'a pour son compte, effarouché tout au plus que quelques cigales provençales.

L'avancée s'est faite par la Nationale 7 que les Ricains avaient déjà repris le matin avec les troupes aéroportées.

Sur les routes comme en 40, les populations étaient jetées, mélangées aux troufions dans un tohu-bohu invraisemblable de camions, de fantassins, de chars, de jeeps... Il fallait faire fissa. Rouler vers Toulon, Marseille avant que les Allemands ne les détruisent.

Ils avaient auparavant dynamité pour leur compte le pont transbordeur métallique, le concurrent direct du ferry-boat du Père Escartefigue. On n'allait pas en plus se faire chouer la Bonne Mère !

La Tige et ses copains vivaient dans l'angoisse perpétuelle de la panne d'essence et de se faire prendre par derrière par quelques Allemands en perdition. Il était vite assoiffé le gracieux Sherman ! Les yeux rivés sur l'aiguille de la jauge qui plongeait à une vitesse folle, ils avançaient tant bien que mal sur les routes encombrées.

Tous les 40 km il fallait lui donner à boire et attendre la merde au cul l'intendance au bord de la route. Tout ça conjecturait un avant-goût de ce que seront sur la Nationale 7, en attendant l'autoroute, les congés payés dans les années futures, quand tout ce beau monde aura regagné ses foyers.

Il leur a fallu tout de même une dizaine de jours pour libérer et atteindre Marseille.

Une fois Marseille libérée, ils sont restés plantés à l'Estaque avec des Allemands prisonniers sous bonne garde.

L'habitacle du tank puait l'animalerie. Tout le temps qu'a duré la virée, la belle équipe n'a pas touché l'eau. Ils faisaient soudards crasseux avec des arptions douteux et des mines de Grandes Compagnies.

Heureusement un défilé fut pensé et organisé sur la Canebière. Cette idée leur a permis de se refaire une beauté, de briquer leur belle américaine, d'admirer sous le soleil les adorables jeunes filles les saluant avec des petits drapeaux. La fête fut vite expédiée, pas le temps de faire les jolis cœurs pour jour de gâteries. La liberté impatiente, ailleurs attendait.

Ils ont repris la route vers le nord, le couloir rhodanien. Ils se sont battus droite gauche. A Macon, les Allemands leur ont donné du fil à retordre. Il fallait se presser pour faire la jonction avec les débarqués de Normandie.

La libération de Mulhouse avec des combats de rue ne fut pas une promenade dans l'allégresse. Au fur et à mesure de l'avancement libérateur, ils découvraient l'Alsace et les femmes sur les bords de la route. En habit traditionnel, leurs grands nœuds noirs à cocarde bleue blanche et rouge, elles se catapultaient au devant des mastodontes. Elles voulaient remercier les déterminés bienfaiteurs de la patrie.

Moult se sont offertes à ces poussiéreux garçons qui boutaient les teutons hors les murs. Certains ont profité de cette liesse pour bouter aussi quelques tétons hors les soutifs...

Avant de faire route vers l'Allemagne, La Tige a trouvé le moyen de s'enticher et de faire une fleur à une belle petite Alsacienne. Dans sa fougue passionnée, il a oublié de faire gaffe à sa liberté. Il a négligé de charger à blanc son petit canon de 18. Il

n'a pas entendu partir le coup. Il a fait mouche, plus fort qu'avec son 75.

Quand il a repris son Sherman pour la traversée du Rhin, il a promis à la petite de la revoir. Il ne savait pas si bien dire.

Quelques mois après sur les rives du Danube, un courrier de son amoureuse lui apprend qu'elle faisait du mimétisme dans le paysage de son enfance déguisée en Ballon d'Alsace. La cloque était la pire des cagades de ces époques antédiluviennes, la pilule, ni celle du lendemain ne faisaient partie encore de la panoplie des jeunes filles en fleur.

Il n'a pas eu le temps d'aller jusqu'à Vienne s'offrir une valse sur le « beau Danube bleu ». Les Allemands ont remercié le 8 mai.

Comme il était un homme d'honneur, il ne pouvait pas lui faire faux-bond. Il se devait à sa promesse : « qu'il l'aimerait toujours ». C'est ce qu'on dit parfois quand on veut faire des bêtises et qu'on veut convaincre...

Libéré, débarrassé de ses compagnons et de son Sherman, il est revenu auprès de sa belle, cordial, épris, bon zig, chaleureux libérateur avec ses médailles. Il a attendu jusqu'au mois d'août que sa fiancée accouche d'un petit garçon, d'un Paul, futur Popaul.

Le mariage eut lieu en catimini avant le retour de couches. Arriver aux noces avec un enfant fabriqué n'était pas l'ordonnancement édicté. Seuls les témoins et les parents de la jeune fille étaient présents. Ceux de Joseph étaient restés dans la colonie.

Je n'ai rien appris sur la famille de la jeune épousée. Jojo ne m'a rien dévoilé. Je n'ai pas posé de

questions, il n'aimait pas les interrogations. Je ne prenais que ce qu'il voulait bien me confier.

Le lendemain de la nuit de noce officielle... ils sont partis tous les trois pour l'Algérie, affronter l'ire du père. La Tige le craignait. Il savait son vieux pas comique, à cheval sur des principes d'un autre âge, même si parfois, il s'embourbait quelques mouquères, sa foi en la religion catholique apostolique et romaine n'était pas ébranlée pour autant, c'était faire œuvre d'ouverture dans les règles émancipatrices de la Pacification à venir.

Jojo ne se berçait pas d'illusions, il savait, que malgré ses faits d'armes, la mort à ses trousses, sa longue absence, il aurait du mal avec son géniteur : homme du passé, tyrannique et inflexible.

Chapitre 3

Ils étaient bien seuls à Marseille tous les trois avec leurs bagages sur le quai de la Joliette. Le bébé était aux bras de la jeune maman, La Tige planté devant la passerelle d'embarquement avec une valochette dans chaque main. Il ne faisait pas jeune marié transporté, enthousiaste, partant se la faire lune de miel sur les gondoles vénitienes. Avec son attelage, la pensée de revoir son père lui travaillait la paillasse. Cela faisait plus de deux années qu'il avait quitté sa famille, il n'avait jamais rien reçu de son vieux. Pas même, un mot, un gribouillis, une signature rajoutée au bas d'une lettre de la mère.

Je ne vous ai pas mis en scène encore la jeune épouse. Quand il m'a raconté son histoire, sa guerre son mariage, sa libération, son retour, tout le toutim métropolitain, je ne savais toujours rien d'elle, comme je n'ai jamais rien su de ses quatre compagnons du Sherman. J'ai découvert plus tard qu'elle se prénomait Thérèse. Naturellement, parce que je l'ai connue au tennis avec lui.

Il m'a révélé une autre fois leur rencontre au détour d'une autre conversation teintée de lubricité.

Il l'avait croisée deux ou trois fois devant son char dans les rues de son village, dans la joie ambiante de la Libération toute proche.

Après un peu de gringue, il l'a eu, épinglée comme un hanneton. « C'était pas dur tu sais, en Alsace en 44 on pouvait toutes les sauter, elles en avaient ras le fion des Boches, elles se seraient offertes à des macaques pourvu qu'ils soient libérateurs. La mode n'était plus au vert de gris, nos tenues kaki de grivetons Français, Américains, Goumiers, Sénégalais c'était le sésame des cuisses de toutes celles qu'on trouvait. ».

Thérèse ce ne fut pas pareil, elle lui a résisté : « non, non, je veux pas ». Il a fallu qu'il promette, qu'il lui jure ses grands Dieux du coup de foudre. Elle s'est laissée empêtrer les pieds aux cordes de sa mandoline, et comme elle avait son berlingot et qu'elle est tombée enceinte, les principes comme il faut de La Tige ont eu raison de sa veulerie, de ses doutes, de sa peur, de ses angoisses.

Il n'a pas eu la lâcheté de se tirer. Il l'aimait bien dans le fond, comme on aime à 20 ans, quand la faim, mauvaise conseillère te pousse...

La traversée fut un cauchemar. L'armée pour leur rapatriement leur avait réservé une traversée tout confort grand luxe en quatrième classe, au dessus des machines, au milieu d'une foule de voyageurs agglutinés : femmes, enfants, moutons, chèvres, odeur de pieds, de dessous de bras, de mazout, de graisse, de linge sale...

Jusqu'à l'arrivée le lendemain à huit heures, tout ce monde est resté là, coincé, dans la chaleur, le bruit des moteurs et des cris d'enfants.

En arrivant à Alger, en guise de : « bienvenue au pays », ils durent subir à la douane la fouille de leurs maigres bagages par des gabelous chicaneurs.

Il était aux environs de midi quand ils se retrouvèrent tous les trois sur les pavés devant la gare maritime.

Il n'y avait personne pour les attendre. Joseph avait bien averti son père par courrier mais le vieux n'était pas là. Le soleil cuisant de la fin août était là. Thérèse portait une robe à fleurs. Avec son bébé sur les bras, elle scrutait apeurée les trottoirs de la gare dans l'espoir de voir surgir avec un sourire de joie les parents de Joseph.

Il pouvait avoir du retard, le domaine était à cent vingt kilomètres de la Capitale, loin de toute vie, la ferme la plus proche était à 10 bornes, il fallait passer un col et traverser toute la plaine de la Mitidja pour se rendre à Alger.

Joseph, dans son for intérieur s'y attendait plus ou moins à cette entourloupe du vieux. Il connaissait son père : intransigeant, bourru, paysan de merde, indulgent qu'à ses propres défauts.

Il savait qu'il l'aurait en travers son retour avec femme et enfant dans son paquetage.

Une bru inconnue du pays de la choucroute et des saucisses, moitié Boche et surtout pas choisie. La Tige savait que son paternel avait échafaudé d'autres plans pour son avenir. La fille du domaine voisin, du même âge que lui. Pas jolie certes, mais nantie.

Quand on a des moukères autour à tringler, on ne s'embarrasse pas d'esthétisme lorsque l'on veut progresser, agrandir le domaine. Le reste c'est du pipeau, des vues de jeunes idéalistes sans cervelle.

Je ne peux pas dire comment ils ont fait pour faire la route. Le train passe à une cinquantaine de kilomètres au dessus du domaine, le car ??? Je sais que Joseph a téléphoné, il a eu sa mère confondue, qui n'a répondu que par des borborygmes intestinaux...

Quand ils sont arrivés le lendemain matin, cuits, archi cuits, le père n'était pas là. Contrairement à ses horaires d'homme de la terre, il est arrivé à 22 heures. Il a salué son fils comme s'il l'avait quitté le matin même. Il a dit : « alors on mange ! », négligeant l'enfant et Thérèse.

Chapitre 4

L'évidence, au vu des retrouvailles familiales n'augurait pas une perspective de lendemains dans l'allégresse et le ravissement. Il ne fallait pas être grand clerc, ni s'offrir une consultation chez Madame Irma, pour pronostiquer les joyeusetés envisageables.

Le vieux, jovial comme il s'avérait, devait avoir plus d'un tour dans son sac à malveillance pour leur repeindre la vie pas en rose du tout.

Les souvenirs de guerre contre les Boches finiront par ressembler davantage à une partie de dominos, comparés aux contrariétés et aux peaux de bananes que le père allait leur mitonner au jour le jour.

Le lendemain de leur arrivée, à cinq heures pétantes, le patron sans frapper est entré dans la chambre du jeune couple et a réveillé Joseph en le tirant par le gros orteil tout en lui aboyant : « C'est l'heure. »

Enfin ! Le vieux s'était décidé à s'exprimer... Voilà les toutes premières paroles qu'il offrit à son fils le matin suivant son retour.

Joseph se leva d'un bond, s'habilla au petit bonheur, il retrouva son vieux dans la cuisine qui lui

demanda sans le regarder d'aller tirer sur la chaîne de la cloche, qui était suspendue à côté de la porte d'entrée. Elle servait pour avvertir au reste du domaine : l'heure du lever, l'heure des repas et de la fin de la journée...

La mère était aussi dans la cuisine, Joseph alla l'embrasser. Elle avait dû se lever un peu plus tôt pour préparer le café et le pain grillé. Dans un autre coin, assis, se trouvait le frère aîné de La Tige.

Celui-là, je l'ai découvert bien après le début de nos échanges sur le banc. Et pour cause, il était le fils caché... J'ai connu dans les rares confidences qu'il me fit sur sa famille que son frangin à peine plus vieux de deux ans, se baladait avec un chromosome en rab : trisomique, comme on dit maintenant pour adoucir le choc des mots. Il n'y a plus d'aveugles, il y a des non-voyants, plus de sourds, que des malentendants, plus de pauvres que des économiquement faibles, plus de mongoliens...

Par contre, il y a toujours des cons, nos nouveaux dialecticiens n'ont pas encore trouvé d'adoucisseur de mots pour eux...

Si on veut perdre un peu de son temps en se déguisant en psy de comptoir, avec le recul ce n'est pas très coton d'expliquer le mauvais caractère, l'amertume du vieux. Cela peut-être un début de débroussaillage de son comportement, pas suffisamment ad hoc pour comprendre sa brutalité. Ne fait-on pas parfois sans le prescrire des choses terribles quand on est terriblement malheureux ?

Joseph n'avait pas fini de tirer sur la chaîne de la cloche que tout le personnel du domaine était déjà au garde-à-vous dans la cour. Tout le monde attendait la fin du petit déjeuner du Maître.

Quand il est apparu sur le perron accompagné de Joseph, quatre hommes sont venus à leurs côtés. Il y avait : le Régisseur, le Maître de chais et deux contremaîtres. Ils l'ont salué, il a répondu d'un hochement de tête. Ils ont ensuite serré les mains du revenant, le gratifiant de mots et de larges sourires visiblement enchantés de le revoir après une aussi longue absence. Le vieux a vite mis un terme aux effusions par un : « ça va comme ça Messieurs. » Les quatre subordonnés ont repris leur place en silence. Après un bref conciliabule entre les responsables et le père, des ordres ont été donnés. Chaque chef a rejoint dans la cour son équipe de journaliers et de saisonniers rangés et distribués par attribution comme au rapport dans les casernes.

Ce grand domaine ancestral se trouvait sur la commune de Voltaire, municipalité créée en 1903. La jouissance de ces terres en friche avait été accordée à l'arrière grand-père de Joseph dans les années 1860, quand il est arrivé de je ne sais de quel coin de France. Sur les origines du bisaïeul, je n'ai pas plus de détails.

Il a fallu dans ces déserts de moustiques et de cactées une grande force d'âme aux premiers arrivants : qu'ils défrichent et plantent et construisent de quoi en chier jusqu'à la mort pour les générations futures. Le futur ne s'est pas fait attendre : 1962 scella le sort de tous les enfants des premiers défricheurs en les boutant hors l'Afrique.

La vie des hommes depuis des siècles n'a été qu'une suite de : « dégage-toi de là que je m'y mette ». Et cela n'est pas fini, ce jeu de chaises musicales continuera jusqu'à extinction des espèces...

Au dire des révélations de Joseph, le Domaine de Voltaire n'était qu'un immense et céleste verger d'agrumes, de vignes, un peu de céréales et quelques animaux. Malgré cela, Joseph n'a jamais affectionné ce patrimoine familial, loin des villes tentatrices.

Tout le personnel, à part les saisonniers, vivait en famille avec femme et enfants dans cet univers clos, un peu kibboutz, un peu phalanstère, rythmé par la cloche au gré des saisons, du soleil et du Maître. Tout le monde savait tout sur tout le monde. Pour La Tige, ces grands espaces étaient trop riquiqui pour le débarrasser du goût de se casser le plus vite possible...

Son père lui fit faire en cette première journée le tour du propriétaire. Ils n'échangèrent pas quatre mots de la journée. Le vieux trouva même un biais pour ne pas rentrer à l'heure du repas. Joseph ne moufeta pas. Il s'était juré de ne rien dire pour voir jusqu'où le vieux irait dans sa détermination à le faire souffrir.

Le soir de cette première journée, vers sept heures, en même temps que le personnel, il retrouva Thérèse et le petit Paul qu'il n'avait pas vu de la veille. La mère et le frère étaient au même endroit dans la cuisine. Le vieux rentra sans dire un mot. Joseph embrassa Thérèse et le petit, elle était aussi enjouée qu'un bénitier.

Après la douche, tout le monde passa à table, le seul qui parla sans qu'on lui demandât de se taire : c'était le frère. Il alignait des mots incohérents que seule la mère déchiffrait.

Ça commençait à être dur cette vie au domaine. Surtout pour Thérèse ! Si l'environnement ressemblait au jardin de l'Eden, son existence ne collait pas au Paradis.

Elle ne parlait à personne, ne voyait personne, sauf son beau-frère qui la matait à travers les persiennes, la porte de la salle de bain, les trous de serrures. Elle le surprenait souvent en train de s'étrangler comme un chimpanzé dans sa cage.

A part s'occuper de son fils, aucune tâche ne lui était dévolue. Elle attendait dans cette immensité qui n'avait rien avoir avec son Alsace si ce n'est quelques cigognes : que le retour le soir de son Joseph.

Elle patientait dans sa chambre pour ne pas voir la gueule du père.

Il était gentil son Jojo mais ses préoccupations rigidifiaient sa libido. Elle en lui faisait le reproche. Oui, il l'aimait toujours mais ses sincérités étaient successives : « Oui, je t'aime, tu devrais comprendre que c'est pas facile pour nous ».

Elle ne voulait rien brusquer, elle se la jouait languissante parfois, mais il était insensible, elle comprenait les difficultés, elle attendait, et il n'y avait rien à attendre si ce n'est la mort du vieux, qui n'était pas un vieillard. Il était loin de la soixantaine et solide comme le Pont Neuf.

Cette vie de chien avec le paternel, rendait La Tige molle... Pas de risque de se gaspiller en fous rires, en franches rigolades. Ils vivaient tous les deux dans cette baraque avec des emplois du temps de basse-cour.

Le réveil quotidien orchestré par le vieux lui tombait sur le moral et dans le calcif...

A leur âge, ils vivaient comme au monastère. Vous me direz ça lui fera une réserve d'amour pour plus tard, un placement en bourse... une Caisse d'Épargne, quand ils se retrouveront seuls. Mais pour l'instant, c'était tintin la belle jeunesse...

Elle était pourtant belle la Thérèse à vingt-trois ans comme il me l'avait racontée. Il me la décrivait, sorte d'Ava Gardner : beauté fatale, une chevelure noire, des yeux bleus, une peau douce et blanche et tout et tout... un chef d'œuvre féminin faite pour le cinéma. Moi, je ne suis pas du même avis, je l'ai connue plus de vingt après leur rencontre, ce n'est pas l'image que j'en avais, elle ressemblait à une Alsacienne nourrie de cochonnaille...

A sa décharge, je n'avais que vingt-deux ans, je manquais d'indulgence, elle en avait quarante-deux, je la voyais avec les yeux d'un juvénile ardent... Je dis ça comme je le pensais à cette époque, maintenant mon indulgence et mon âge m'aveuglent... J'arrive à trouver canon les soixante-dix ans.

Après cette parenthèse impudique, cela n'empêchait pas Joseph d'agir. Non, Non, pas ça, je vous vois venir... rien de tout ça. On verra plus tard, ne soyez pas impatients.

En douce le Jojo, il envoyait des lettres un peu partout. Des demandes pour du boulot, ailleurs, sans en parler à Thérèse. On ne sait jamais avec la langue des femmes, une dispute, avec le père, un mot de trop : « On va se casser, on en a ras le cul de votre gueule. » Et patatras, la catastrophe, jetés à la rue sans rien, sans un sou. Joseph averti, savait : qu'un secret quand on est deux à le savoir ce n'est plus un secret. Alors le silence total était d'une rigueur absolue.

Sa quête, dans son coin perdu, c'était la fuite, il voulait vivre, respirer ailleurs. Il était jeune, beau, une tête bien faite...

Il avait envoyé une cinquantaine de demandes un peu partout, dans les administrations, dans des

sociétés. Il avait soudoyé le postier de Voltaire à la barbe de son père pour qu'il garde son courrier. La découverte de ses agissements aurait été la révolution au domaine.

Un matin dans sa correspondance, il trouva une première réponse positive à ses demandes. Il était accepté, s'il donnait confirmation pour le début du mois suivant : au PTT, service des standards téléphoniques à la poste centrale de Rabat au Maroc, dans la capitale du Protectorat, à neuf cents kilomètres de là. Une belle distance à mettre entre le vieux et lui.

Il ne connaissait pas le Maroc, l'occasion était trop belle, depuis le temps qu'il rêvait de se faire la jacquette. Il ne fallait pas qu'il attermoie. Après se serait top tard.

Il n'a pas attendu plus de trois jours pour faire son annonce à la famille pour quitter le domaine.

L'ambiance était exécrationnelle. Le père s'en est pris à Thérèse, elle était la cause du malheur, « la pelée, la galeuse. »

Joseph a dit à son géniteur : « Tu as raison, tout est fini, je ne peux plus vivre ici, tu es un monstre de vacheries ». Cette phrase dans son horreur comprenait soudainement la révolte du fils.

La mère, la pauvre femme était en larmes, elle perdait son seul fils, elle allait se retrouver isolée avec son tyran de mari et son pauvre palucheur.

Elle n'a pas hésité, avant leur départ de glisser à l'insu de son homme quelques billets volés dans la poche de la veste de Joseph.

Après annonce, le père lui a rétorqué : « tu as fait ce choix, ne remets jamais les pieds ici, si, tu reviens

avertis-moi, mais sans ta connasse et ton bâtard, et là on verra ».

Ouf ! Malgré l'humiliation du vieil atrabilaire, le jeune couple était libéré. Le soir, elle n'en est pas revenue la Thérèse, leur première nuit depuis longtemps où il a réussi à la maintenir éveillée au-delà de l'aurore. Il y avait des mois qu'elle avait perdu son bel étalon. Il a pu dans les larmes en la secouant lui révéler son enfance assassinée.

Joseph, Thérèse et le petit ont quitté Voltaire. Celui-là même qui a écrit : « Qu'il est dur de haïr ceux qu'on voudrait aimer ».

Chapitre 5

Dans la poursuite de nos conversations sur notre banc à l'ombre des chênes, pas une seule fois pendant toutes ses années il ne m'a parlé de sa vie, celle d'avant où il s'est retrouvé griveton promenant son char et sa mitrailleuse à travers la France et l'Allemagne.

Qu'avait-il fait de son enfance, de sa jeunesse, avait-il eu des amis, quelles études avait-il faites, avait-il eu une fiancée qui l'eût déniaisé à quinze ans ? Avait-il déjà inventé ses rêves pour les vérifier plus tard ? Rien, pas un mot, pas une allusion, un soupir, un semblant de nostalgie dans son regard, dans ses mots : black-out total...

Ne connaissant personne l'ayant connu en culotte courte, je ne peux pas me lancer dans une doxa subjective de notre « jeune Werther. ».

Dans sa fuite vers le Maroc, il a enterré dans ce domaine familial qu'il abhorrait la mémoire de ses vingt premiers printemps. Comme il n'était pas homme qu'on questionne, je me suis bien gardé de le faire. Dommage ! Cela aurait rajouté des chapitres à mon œuvre. J'aurais pu faire dans le larmoyant,

l'enfance brisée, le Père Fouettard, une puberté pleine de découvertes croustilleuses : des amours parfumés aux fleurs d'oranger, des balades à cheval... Je ne peux rien écrire de tout ça. Je n'ai rien su de sa genèse. Alors, revenons à ce que je sais...

Je sais que le voyage se fit par le train. Je ne sais pas comment ils ont quitté Voltaire, qui les a accompagnés à la gare de Blida ou D'Alger ? Comment le voyage s'est passé. J'ai manqué de toc là aussi, je n'ai rien demandé. Il faut dire que j'étais plus friand d'autres commentaires que d'une rubrique sur les trains d'Afrique du Nord.

En contrepartie, je sais qu'ils sont arrivés à Rabat le 21 juillet 1947, le lendemain de la victoire de Robic dans le premier Tour de France d'après-guerre. Ça il me l'avait dit ; fou de vélo et du Tour, lui comme moi, on en a parlé souvent des exploits du Biquet et de son casque en cuir.

Je sais aussi que Thérèse avait sur le dos la même robe à fleurs qu'à son départ de Marseille deux ans auparavant.

Le scénario était le même, bis repetita : les quais de gare, les baluchons, le petit Paul au bras, personne pour les attendre, sans point de chute.

Leur souffrance endurée : origine de la rage, pour foutre le camp, mettre des bornes entre le vieux et eux les avait rendus hasardeux. Après tout : « la fortune favorise les audacieux. »

Leur fuite préfigurait déjà ce que sera plus tard l'Exode rural. Ce besoin de quitter les campagnes et l'autorité tutélaire des pères, à la recherche d'une paye plus consistante qu'une poignée de radis.

Et cette folle envie irrépressible de vivre en ville, pour aller grossir les rangs des fonctionnaires, de la chiourme, des flics.

D'autres moins veinards se morfondront à l'usine ou dans le lumpenprolétariat. D'aucuns iront faire les militaires, guerroyer dans les reliquats de l'Empire : en Indochine, en Algérie.

Certains dans leur paquetage reviendront avec une Annamite, une Cambodgienne, une Maghrébine, une Négresse comme on disait avant qu'on adoucisse les mots.

On leur fabriquera des HLM avec : « l'eau et le gaz à tous les étages », et pour rester toujours dans la préfiguration, après la chute de l'Empire, les trente Glorieuses, l'arrivée des Pieds-noirs, tous ces bouleversements draineront un flux migratoire d'anciens colonisés qui nous fera une France Black Blanc Beur pour le bonheur de nos équipes de foot...

Il leur a fallu prendre une décision rapide sur le devant de la gare. Il ne pouvait pas aller bien loin avec les petits billets que la mère avait glissés dans la poche de Joseph.

Ses talbins algériens n'avaient pas plus de valeur au Maroc que de la fausse monnaie.

Pour éclairer votre lanterne il faut savoir qu'en ces temps lointains : les colonies, les protectorats avaient une monnaie différente entres eux, et différente aussi de la Mère Patrie.

La Tige devant l'agitation de Thérèse a eu la bonne idée de se pointer à la Poste. Au standard téléphonique, il s'est présenté ; au bout d'un quart d'heure il a rencontré son patron.

Le brave homme a vu dans quelle détresse se trouvaient le jeune couple et l'enfant. Il a rapidement mis tout en branle, il leur a dégoté un petit meublé dans la ville. Le soir même ils avaient un toit.

Compte tenu de la paye qui lui était promise, Joseph envisageait déjà de faire bosser Thérèse.

Elle lui avait dit aux premiers jours de leur rencontre qu'elle avait fait des études de comptabilité, il trouvait ça trop beau. Malgré la formule consacrée : que pour faire un bon comptable : « il faut un con et une table », il ne la voyait pas experte... Tout au plus sténodactylo sortie de l'école Pigier.

Quand le père dégringolera dans leur escarcelle, ils feront garder le petit Paul par une boniche arabe. Elle se contentera du salaire « syndical ». Ça leur permettra d'avoir une autre vie qu'au domaine, un peu plus d'aisance pour les plaisirs et la marmite, et fondamentalement : la Grande Liberté.

Le soir, dans son meublé, c'est moi qui le dis, je me mets à sa place pour une fois, il a dû lui souhaiter : la Sainte Thérèse, son anniv, joyeux Noël et la bonne année, avec dans leurs yeux, un feu d'artifice de quatorze juillet mettant un désordre du tonnerre dans son livret de Caisse d'Epargne et ses actions boursières. Souvenez-vous, je vous ai parlé plus haut de ses placements...

Les choses s'ordonnaient vite. Le bonheur était dans leurs cœurs et dans leur chambrette. Je ne vais pas vous décrire ce qu'ils ont pu faire, ce serait pure invention, je donnerais dans l'imprécis et comme je veux demeurer dans la vérité observable, je ne peux me permettre aucun écart, même pas dans le but de faire sourire. Je me dois de rester : biographe rigoureux...

Chapitre 6

Joseph avait une semaine à tuer avant le grand jour, avant son enrôlement dans sa nouvelle fonction. Il ne savait pas en quoi consisterait son travail, il appréhendait un boulot bas de gamme mais il avait d'autres soucis, des soucis plus urgents, le manque de fric se faisait pressant. Il ne pouvait pas vivre à crédit. Il lui fallait attendre plus d'un mois pour voir la couleur de sa première paye.

Il n'était pas question qu'il demandât l'aumône à sa famille. Il aurait pu solliciter en douce sa mère, il n'a pas voulu lui faire courir le risque de se faire attraper par le vieux. Et puis il avait sa fierté, quand on se rebelle et qu'on ambitionne d'être libre, on ne s'abaisse pas à quémander.

Thérèse fit la démarche auprès de ses parents, comme elle n'avait rompu aucun pont, sa famille heureuse de les aider lui envoya un mandat télégraphique, un mandat byzantin, de quoi se la couler douce jusqu'à la paye et au-delà...

Ils profitèrent de cette manne pour enfin se payer une sorte de voyage de noce différé.

Rabat à cette époque était une petite ville, ils l'ont découverte rue par rue, ruelle par ruelle. Se perdant dans la médina au milieu de la foule, bouffant toutes sortes de gâteaux orientaux vendus sur les trottoirs. Ils ont sillonné en long en large et en travers mille fois le cours Lyautey faisant de la devise du Maréchal, leur credo : « La joie de l'âme est dans l'action ». Pour être dans l'action, ils y étaient, aussi bien dans la ville, sur les plages, dans leur lit...

Thérèse était aux anges, il faut dire qu'il l'emmenait souvent les voir... Elle avait peur de se retrouver enceinte, ce n'était pas le moment, elle le suppliait de faire gaffe, elle connaissait par cœur son docteur Ogino et sa méthode, mais elle n'avait pas confiance à l'embrayage de Joseph pour enclencher la marche arrière : le fameux Coïtus interruptus comme disaient nos doctes latinistes.

Elle voulait ressortir le soir pour ne pas qu'il remette le couvert. Nous étions dans les derniers jours de juillet, la température était douce. Il était difficile de trouver une table de libre à la terrasse des cafés. Ils se baladaient main dans la main jusqu'à la mer. Ils n'avaient ni l'un ni l'autre dans leur vie vu l'océan et ses marées.

Ils revenaient vers le centre pour arpenter une dernière fois de la soirée le cours Lyautey. Ils poussaient plus loin leur marche dans la ville, vers les vieux quartiers et leurs belles maisons Art déco. Thérèse insistait pour rentrer, elle disait avoir peur pour le petit Paul, seul dans sa chambre. Il revenait chez eux après minuit. Joseph avait encore de l'appétit, elle le repoussait gentiment, il ronchonnait en lui disant qu'il allait finir un jour par aller au Bousbir de Casablanca...